

L'ORDRE D'ARGENT
TOME 1 – ERAN

Oriane Jeantet

L'ordre d'argent

Tome 1 – Eran

Fantasy

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

1

Je courais... Non ! Je fuyais. Les arbres sombres défilaient autour de moi. Les hautes herbes se courbaient bruyamment sur mon passage. Mon souffle était court, paniqué. Des larmes de terreur coulaient sur mes joues. Je sentais qu'il approchait, qu'il serait bientôt là, juste derrière moi. Mes jambes ne fléchissaient pas et je continuais de courir dans cette forêt qui disparut bientôt, laissant place à un marécage sinistre et boueux. Maintenant, je pouvais le voir nettement. Cette masse sombre qui évoluait dans les airs et me traquait incessamment. Elle était proche ! Alors que je la regardais se rapprocher de moi comme un fauve, mon pied buta sur un obstacle. Mon corps tout entier s'étala soudain dans une immense flaque de boue et le silence se fit. Je ne restai pas longtemps à plat ventre. Il pouvait m'atteindre et me tuer alors que j'étais encore à terre. Je sentais que cet être n'aurait aucun scrupule à faire cela. Pourtant je ne m'étais pas entièrement relevée. Je restais appuyée sur mes coudes, les fesses dans l'eau froide. J'haletais, j'étais trempée, j'étais sale, mais je m'en fichais. Tentant de faire tomber un soupçon de silence, j'écoutai les sons autour de moi. Le vent jouait avec les quelques herbes qui poussaient ici et là. Il semblait être parti. J'attendis quelques minutes avant de me relever. La lune dans le manteau sombre de la nuit me permettait difficilement de distinguer toute forme se mouvant dans le vent nocturne. Mon regard fut soudain attiré par un bruissement à ma droite, puis un autre à ma gauche. Quelque chose était là, quelque chose me surveillait et jouait avec moi.

— *Qui êtes-vous ? Lui criai-je.*

Je reculai tandis que le froid commençait à me prendre. Mes pieds nus étaient largement recouverts par l'eau glacée, tout comme mon bas de pyjama. Avec mes vêtements trempés et boueux, le vent se frayait facilement un chemin sous ma fine protection. Si ce n'était de peur, au moins je mourrais de froid. Étrangement, la chose s'arrêta soudain de bouger et sembla avoir disparut. Il n'y eut plus aucun bruit autour de moi. Tout était parfaitement calme. Trop calme même. Je commençai à ralentir mon souffle quand une main m'empêcha soudain de crier.

— *Je suis ton chasseur.*

Il m'attira soudain dans les ténèbres.

Je me réveillai en sursaut. Mon pyjama et mes cheveux étaient collés à ma peau par la sueur. J'avais les jambes engourdis et mon souffle était saccadé, comme si j'avais couru un 100 mètres. Je restai quelques minutes étendue sur le sol, à reprendre bruyamment ma respiration, puis me redressai. Un courant d'air froid caressa mon dos. La fenêtre était ouverte. Dehors il pleuvait. Le temps était gris et menaçant. L'air glacial de l'extérieur entraînait sans grand problème dans ma petite chambre. Je la refermai doucement, jetant un coup d'œil à l'allée de la maison. Les voitures de mes parents n'y étaient pas. Je ne pus m'empêcher de trouver cela étrange. Ce n'était pas dans leurs habitudes de partir le samedi matin sans au moins m'avoir prévenue. Peut-être les avaient-ils garées plus loin dans la rue. J'ouvris la porte de ma chambre et m'avançai, pieds nus, dans le couloir. Tout semblait parfaitement calme et silencieux.

— *Maman ? ! Appelai-je. Maman, tu es là ? !*

J'attendis une bonne minute, mais aucune réponse ne me parvint. C'était étrange. Je descendis les escaliers en scrutant le couloir du bas. La porte de leur chambre n'était pas ouverte. Lorsque je tournai la poignée, je pus voir qu'ils n'étaient pas ici. Les draps du lit n'étaient même pas froissés.

— Maman... ?

Je me dirigeai vers la cuisine. En voyant le plat de spaghettis que je leur avais préparé la veille, intacte sur la table, je compris qu'ils n'étaient pas rentrés hier soir. Mon étrange rêve me revint alors en mémoire. Et si je n'avais pas rêvé ? Et si l'ombre, le chasseur, s'en était pris à mes parents ? Quelqu'un frappa soudainement à la porte, me faisant sursauter.

— Ambre ! Ambre, ouvre-moi ! Cria une femme depuis le seuil. Je me penchai au-dessus de l'évier et écartai le rideau de dentelle. Notre voisine se tenait sur le porche, son parapluie à la main. Je me dépêchai de lui ouvrir.

— Oh, tu étais réveillée ? Me fit-elle en me voyant.

— Vous voulez quelque chose Dona ?

— Je peux entrer ?

Je m'écartai et la regardai passer. Après avoir retiré ses chaussures et accroché son parapluie au portemanteau, celle-ci pénétra dans notre cuisine. C'était une bonne amie de mes parents, je la laissai donc faire.

— Tu veux que je te prépare quelque chose ? Me demanda-t-elle en fouillant dans un placard.

— Non merci. De toute façon je suis certaine que maman va bientôt rentrer.

Dona parut soudain très embêtée. Elle posa la casserole qu'elle avait dans les mains sur le gaz, y versa du lait et le laissa chauffer avant de se tourner vers moi et de plonger ses yeux bleus dans les miens. Elle paraissait si sérieuse tout à coup.

— ... Ton père m'a appelée ce matin, fit-elle doucement. Ta mère a eu un... un petit accident.

Je restai immobile un moment, interdite. Maman... ? Non, c'était impossible...

— Elle va bien ? Lui demandai-je en palissant.

— Pas vraiment.

Je pris place sur l'un des tabourets de l'îlot central.

— Alors c'est pour ça qu'ils ne sont pas rentrés hier ? Quand reviendront-ils ?

— Ton père va peut-être revenir cet après-midi... Je crois que je vais te faire des tartines !

Dona ouvrit le frigidaire et en sortit du beurre et de la confiture pour les mettre sur le plan de travail. Alors qu'elle posait une assiette devant moi, je me relevai et partis prendre le téléphone.

*
* *
*

La salle d'attente était vide. Seul un homme restait assis sur la banquette inconfortable, à regarder désespérément par la fenêtre. Le temps gris et pluvieux venait de tourner à l'orage. Il y a encore quatre heures, la nuit était sèche et parfaitement claire. « Le temps a changé tellement vite », pensa-t-il en soupirant. Il se rappela ce moment où son téléphone portable avait sonné alors qu'il rentrait chez lui, cet appel lui annonçant l'accident de sa femme. Il avait immédiatement fait demi-tour et roulé jusqu'à l'imposant bâtiment. Dès son arrivée, on lui avait parlé de la probabilité qu'Hélène s'en sorte et de celle, plus conséquente, qu'elle décède. Depuis, il était resté ici et attendait de ses nouvelles.

— Monsieur ?

L'homme sursauta et se tourna vers l'infirmière. Elle était jeune, la peau mate et de longs cheveux noirs tressés qui retombaient sur son épaule, ce qui lui donnait un certain charme. Elle était penchée vers lui, tenant dans ses mains une tasse de café et un sandwich.

— Quelle heure est-il ? Demanda-t-il en prenant les produits des mains de la jeune femme.

— Presque huit heures du matin Monsieur. Nous pouvons mettre le canapé de la salle des infirmières à votre disposition si vous le souhaitez.

— Non... Je préfère rester ici.

Elle s'assit à côté de lui et le regarda gentiment.

— Vous avez des enfants ?

Il hocha la tête affirmativement.

— Elle est à la maison.

— C'est une petite fille ? Elle a quel âge ?

— Ambre a quatorze ans. Elle sait préparer à manger et se débrouiller toute seule, je ne m'en fais pas pour elle.

— Elle sera peut-être inquiète de ne pas vous voir. Vous devriez rentrer chez vous et la rassurer.

Il acquiesça doucement, but son café et mordit dans le sandwich, mais resta assis. Puis il se retourna tranquillement vers la jeune infirmière.

— J'ai déjà demandé à notre voisine de prendre soin d'elle.

— Je vois. Reposez-vous tout de même et mangez un peu plus.

Il lui adressa un bref sourire triste, puis elle partit. Il la regarda disparaître au coin du couloir et se tourna vers la porte de la salle d'opération sans entendre ni sentir son téléphone portable vibrer dans la poche de son manteau.

*

* *

Dona était partie depuis quelques heures. Il faisait maintenant nuit et l'orage était passé. Dans le salon, la télévision était allumée. Je posai mon verre de lait sur la table basse. J'avais passé la journée à regarder par la fenêtre de ma chambre, guettant le retour de mon père. Il n'était pas revenu et n'avait pas répondu à mon appel. Je me couvris de ma couverture et m'allongeai sur le canapé. Je voulais rester éveillée pour les voir revenir, tous les deux, comme avant. Une heure passa, puis je sombrai lentement dans le sommeil.

Tout était flou. Je me redressai. J'étais assise sur une banquette froide. Les murs autour de moi étaient blancs. J'étais certainement dans une salle d'attente.

— ... et elle était bien pourtant. Pourquoi la machine a-t-elle sonnée ?

— Monsieur, c'est juste une complication. Nous devons la réopérer immédiatement.

Je m'approchai de mon père. Il parlait avec une jeune femme à la natte noire. C'était comme s'ils ne me voyaient pas. La double porte m'apparut alors. Je me faufilai discrètement derrière eux et traversai la cloison. Je n'entendais maintenant plus que des bruits étouffés. Le temps sembla s'accélérer, les médecins allaient et venaient, maman restait sur la table d'opération, immobile. Un bruit me parvint alors, long et continu. Un bruit aigu. L'un des médecins me traversa et sortit. Je me regardai. J'étais presque transparente, invisible à leurs yeux, comme... un fantôme. Je secouai la tête. Non, je ne devais me concentrer. Quelques secondes plus tard, un cri résonna. Je ne l'entendis presque pas. Quelque chose venait d'apparaître, quelque chose de sombre. Il prit petit à petit une apparence plus humaine. Ses yeux sombres ne quittèrent plus les miens. Un sourire sadique se dessina sur ses lèvres.

— Tu es seule maintenant.

Il tendit le bras et caressa les cheveux de ma mère morte.

— J'ai tué la seule qui savait qui tu étais...

Il redressa alors la tête et me fixa intensément.

— ... Et maintenant tu es à moi.

Je me redressai soudain dans le canapé. La télévision grésillait. La pluie fouettait les vitres. Mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. Le bruit de la porte me fit alors sursauter.

— Ambre ? Ma belle, que fais-tu devant la télévision à cette heure ? Fit une voix masculine.

Je le reconnus presque aussitôt. C'était mon père.

— Papa... Est-ce que maman est... Elle est... ?

Je vis mon père poser sa sacoche brune sur l'un des fauteuils, puis s'accroupir à côté de moi pour me serrer dans ses bras.

— Je suis désolé ma chérie.

Je sentis les larmes monter à mes yeux, puis couler sur mes joues. Mon père resserra un peu plus son emprise, me caressa le dos, me murmura certaines choses que je ne compris qu'à demi-mot. Pour moi, l'être le plus important venait de me laisser seule sur cette terre. Je sentis mon père bouger sous moi. Il se releva et posa ses mains sur mes épaules.

— Il faut que tu ailles te reposer ma chérie. Va dans ta chambre...

Je fis ce qu'il me demandait, mais j'étais incapable de me rendormir après le cauchemar que j'avais fait. En fait je n'avais même pas envie de dormir.

2

Les morceaux d'une assiette brisée étaient étalés sur le sol, le tabouret était à côté, par terre. Lucas, assis sur sa chaise, se tenait la tête dans les mains. Il savait qu'elle allait mal prendre ce qu'il voulait lui dire et il avait fallu qu'il tente le coup au plus mauvais moment. Il avait passé la matinée à chercher quels mots il lui dirait, comment il les dirait. Il avait préparé le petit déjeuner, mit la table et elle était arrivée quelques minutes plus tard, encore à moitié somnolente, les yeux rougis par les larmes. Il avait laissé passer quelques minutes, puis s'était lancé.

— Ambre, tu sais que j'ai des horaires chargés ces derniers temps. De plus, avec ce qu'il vient de se passer, j'aurais besoin que tu comprennes ma décision.

Elle avait relevé les yeux vers lui, sa tartine à la main. Il avait senti son regard inquiet plonger dans ses yeux, comme si elle tentait de deviner ce qu'il allait lui dire.

— J'ai appelé ton grand-père. Il veut bien t'accueillir chez lui dès ce soir.

— Quoi ! ?

Elle s'était redressée d'un bond. À ce moment là, l'assiette et le tabouret avaient fini par terre dans un fracas assourdissant.

— Il est hors de question que j'aille chez lui !, avait-elle hurlé avant de partir en courant dans sa chambre et de claquer la porte.

Il était entré dans ma petite pièce quelques minutes après que je sois partie.

— Laisse-moi, lui avais-je lancé du coin du lit où je m'étais recroquevillée.

Il ne m'avait pas écoutée et s'était assis sur les couvertures. Ses yeux étaient braqués sur moi.

— C'est pour toi que je le fais Ambre. Si je le pouvais je te garderais avec moi, je le ferais sans hésiter.

— Qu'est-ce qui t'en empêche alors ? Pourquoi ne puis-je pas rester ici ?

— Tu seras seule et on ne sait jamais ce qui traîne dehors. Il y a des pédophiles et des psychopathes à tous les coins de rues de nos jours. Je ne serais pas tranquille tant que tu ne seras pas en sécurité.

— Et tu crois que je le serais avec lui ? Il passe son temps à me fixer comme si j'étais une criminelle hautement dangereuse ! Et comment je fais pour mes cours ?

— Ton grand-père s'occupe de tout, fit-il en se relevant. Maintenant habille-toi. On va bientôt partir.

Je baissai la tête. Mon père, qui était presque tout le temps absent, se retrouvait maintenant seul à s'occuper de moi et il trouvait encore le moyen de se défilier. Notre discussion avait été comme toutes celles que nous avions eues depuis mes dix ans. On s'était crié dessus. Dès que la porte se referma, je me relevai et ouvris mon armoire. Et puis après tout, ça faisait longtemps que je rêvais de partir de cette ville. Il n'y avait pas de coin plus paumé que le canton de Montvallon de toute façon. Mais ma maison allait tout de même me manquer... et maman...

La lourde malle frappa les marches de tout son poids derrière la frêle adolescente. Son père l'attendait en bas des marches, son manteau luisant à cause de la pluie. Elle baissa les yeux quand elle passa devant lui et sortit par la porte ouverte. Lorsque la clef tourna dans la serrure, elle sut qu'il n'y avait plus aucune issue. Elle irait à Kercar quoi qu'il arrive. Son père prit la malle et la mit dans le coffre de la berline. Ambre se tourna une dernière fois vers sa maison.

Les briques rouges, l'oriel¹ de sa chambre, la longue fenêtre de la cuisine, la belle porte rouge et or et enfin le jardin bien entretenu avec sa haie taillée. Elle allait tout quitter.

— Ambre, monte dans la voiture, lui fit alors Lucas.

Elle y rentra à contrecœur. Son père réajusta son rétroviseur et vit son visage.

— Je sais que ça ne te plaît pas mais c'est pour toi que je le fais.

— Si tu faisais ça pour moi tu me laisserais aller à l'enterrement de maman.

Il resserra ses mains sur le volant et regarda la route devant lui.

— Tu ne comprendrais pas, murmura-t-il avant de démarrer.

Les maisons défilèrent, puis les arbres se succédèrent. Lorsque Lucas regarda une nouvelle fois dans le rétroviseur, Ambre s'était assoupie.

Les réverbères éclairaient la route à intervalles réguliers. Je relevai la tête. Je n'avais plus de ceinture. Encore un rêve étrange ? Je regardai autour de moi.

— Maman ?

Elle ne semblait pas me voir et conduisait sur cette route qui s'étendait dans l'obscurité.

— *Mon dieu qu'il est tard. Ambre doit déjà être au lit, murmura-t-elle.*

Je regardai la petite horloge. Il n'était pas loin de minuit. Je savais que ma mère respectait les limitations de vitesse et qu'à cette allure elle ne risquait pas de mourir. Que s'était-il passé alors ? Pourquoi faisais-je ce rêve ? Je vis ma mère relever les yeux vers le rétroviseur et se retourner.

— *Non, pas lui... murmura-t-elle.*

Qu'avait-elle vu ? Qui était ce « lui » ? Sans comprendre je me retournai, mais ne vis rien. Un pneu éclata soudain, me projetant

1 – Oriel : élément d'architecture, fenêtre en saillie.